

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Combl et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 75 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 février 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

SOMMAIRE. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, Une Journée à Messine. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le 56. Anecdotes. La Lettre. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Le Purdon. La Valse tragique.

Les Nouvelles d'Europe.

Après la grande consultation que vient d'avoir le peuple anglais aux urnes et qui a pas mal agité le pays pendant assez long temps, le calme s'est rétabli dans les classes ouvrières et bourgeoises de la société; mais dans les milieux politiques commencent la lutte, dans les hautes sphères s'entend.

combattant leur influence, sera promptement déclinée. La situation politique est moins tendue à l'heure présente, parce que les politiciens, sans doute après réflexion, sont arrivés à la conclusion que les menaces des Travaillistes et des Nationalistes sont moins dangereuses en réalité qu'en apparence.

M. Asquith ne peut rien demander au Roi tant qu'il ne lui aura pas donné par un vote de la Chambre des Communes la preuve de sa force.

La Chambre des Députés en Grèce vient d'être convoquée en session extraordinaire, et le Premier Ministre, M. Dragoumis en donne la raison. Il dit que les affaires du pays, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, nécessitent l'attention et des soins que seul le Parlement peut donner.

M. Dragoumis vient d'élaborer un programme politique qu'approuvent tous les chefs de partis; il le soumettra bientôt au pays. Si les trois-quarts des membres de la Chambre demandent une révision de la Constitution, le gouvernement résistera à régler la crise qui depuis quelque temps agite la Grèce.

Les amis de l'ancien Ministre Moret semblent être ligés contre son remplaçant, M. Canalejas; ils prétendent que celui-ci n'est pas le leader du parti Libéral et demandent qu'il se démette de son portefeuille pour permettre au général Weyler, ancien Ministre de la Guerre, de former un nouveau Cabinet.

Les nouvelles du théâtre de la guerre dans l'Amérique Centrale sont trop vagues pour qu'il soit ajouté fol et qu'on puisse être renseigné quant au progrès du mouvement révolutionnaire.

SOIGNEZ VOS MONTRES

Nous vous avons expliqué dernièrement la fragilité des organes que renferme le boîtier de votre montre et nous en avons conclu qu'un nettoyage et un graissage fait par l'horloger s'imposait de temps en temps. Il est d'autres soins que vous devez prodiguer vous-même à ce délicat mécanisme.

Une Journée A MESSINE

Le bateau qui a quitté Naples la veille, mince et long, effilé comme une flèche, glisse à l'anbe dans le détroit de Messine. Malgré l'heure matinale, on se hâte sur le pont, anxieux d'apercevoir plus tôt le désastre dont que le Faro est signalé; on l'aperçoit d'abord court et pâle, puis comme une borne, puis il s'élève, s'élançant vers le ciel, tel un caillou qui s'est précipité dans la mer, s'entr'ouvre pour ne découvrir que les façades des maisons régulières qui bordent la baie en croissant, et qui pleurent par toutes leurs fissures.

Les Américains, au lendemain du désastre, sont venus avec des équipages d'ouvriers et du bois et ont bâti un village sur un champ d'orange. Sans les arbres, restés en bordure, chargés de fleurs au parfum qui nous étourdît, par ce soleil qui brûle, on se croirait en août, dans l'allégement de cabines d'un bain de mer élégant, toutes peintes en gris liseré de vert; on attend d'une porte qui s'ouvre la baigneuse qui sort au riant. Mais les jeunes femmes sont toutes parties vers un avenir plus certain; on ne rencontre que des jeunes hommes, qui marchent, vifs, pressés, sortis par-masse on ne sait d'où, comme d'une fourmière ou un géant aurait mis le pied.

Quarante mille cadavres sont encore ensevelis dans cet éboulement, un peu moins de la moitié de la ville disparue, et ceux qui, riva à leur hantise de retrouver les êtres qu'ils chérissent sont là qui fouillent.

C'est alors que l'angoisse vous prend. Dans une avenue blanche, où le soleil darde, un groupe, sous la surveillance d'un gendarme, est là, sur des ruines, qu'il creuse. Un jeune garçon disparaît dans un trou jusqu'à la ceinture; il retire une chemise, un pantalon, vêtements déposés la veille où se couchant, à présent déformés lamentables, tandis que deux femmes, plus chanceuses, sortent un plateau argenté, un écran en plume de paon, un cadre qui encadre une photographie jaunie, qu'elles portent à une vieille en noir, la tête encadrée d'un fichu de soie. Elle appuie sa douleur au bras d'une amie qui penche sous son poids, telles les saintes femmes au tombeau. Elle lève des yeux sanglants qui ont pleuré vingt mois, me montre le portrait d'un jeune fils et me dit: "Morte, morte", et, d'un geste désespéré, m'indique le monticule pâle, petit volcan formé sur son bien. On retire un moulin à poivre. Une petite fille, aux yeux couleur d'aloë, qui rient à travers ses cheveux embroussaillés, à la bouche fraîche comme un fruit de nos climats, se précipite sur la découverte, ivre de joie; elle est trop petite pour savoir ce que c'est qu'un joujou: elle gambade, la main tendue vers moi et tourne, tourne le moulin.

Le bat de la promenade est le don de la reine Hélène, autre village, plus spacieux, édifié par le 10e régiment d'infanterie, qui en a la garde et le soin. Le jeune guide sicilien qui accompagne le cocher nous mène par une grande avenue parallèle aux quais, bordée de cases à l'air de campement. C'est l'heure, semble-t-il, de la toilette: un enfant, nu, poli et doré comme en marron, s'ébroue sur une

de glace d'oignons roses; plus loin, un autre, pas plus vêtu, résiste à l'éponge de sa mère avec une grimace de martyr présentant son gros ventre brun. L'avant des cabanes plus vastes, plus châloises que celles du village américain, renferme un fourneau et doit servir de cuisine.

Le ciel est une copole d'argent qui se dédore; l'heure sur la colline comme peinte par leur Antonio, fige les lauriers roses, les figuiers, les vignes; les grillons grincent dans les menthes et les romarins; les papillons, pareils à des narcisses de volours noirs, les mêmes qui voltigent dans les Papyrus de la Ciana, à Syracuse, ont reformé leur corolle et redévoient leurs dormances sur leur tige; mais la petite fille n'est plus là. On se l'imagine les papiers emprisonnant ses yeux glauques sur le rêve enchanté des nouvelles surprises du matin; peut-être la laissera-t-on pleurer dans le lucky-bag, peut-être ramènera-t-elle un autre moulin, qui sait? un vrai joujou.

La douleur est un fruit. Dieu ne le sur la branche trop faible encore [pour le porter].

BIBLIOGRAPHIE.

"Carte Michelin". France en 47 feuilles... pour Tourisme, Automobile, Cyclisme. Cette carte paraîtra en 47 feuilles de 96 X 38, plus 3 feuilles supplémentaires pour la région de Paris à l'échelle 1:200,000 en 4 couleurs.

Vient de Paraître: La première feuille (no 45). Marseille-Nice... Les feuilles spéciales de Paris-Nord et Paris-Sud sont sous presse.

Elle a été établie avec un soin scrupuleux d'exactitude scientifique, que et d'utilité pratique. Les renseignements sont de première main et ont été vérifiés ensuite par des automobilistes qui ont parcouru toutes les routes. Il n'a été retenu que ce qui intéresse les voyageurs et les touristes.

Un système de dépliage tout nouveau et très ingénieux permet de manier la carte avec aisance et d'en lire instantanément telle partie dont on désire prendre connaissance, sans être obligé de la déplier. Le tirage en quatre couleurs a permis d'employer un système de signes conventionnels donnant: en "rouge", la classification des routes d'après leur importance et leur viabilité; les accidents de terrain, les grandes distances kilométriques;

Glacé sur le Golf. Galveston, Texas, 19 février— Pour la première fois depuis nombre d'années, une légère couche

de glace s'est formée hier matin sur le bord du golfe. Le thermomètre à Galveston marquait 24 degrés.

CUISINE

Risotto

"Cuisine italienne"

Riz..... 300 gr. Fromage râpé..... 100 gr. Saucisses de Boulogne..... 2 Beurre..... 150 gr. Consommé ou bouillon..... 1 litre Purée de tomates fraîches..... 2 cuillerées ou purée de tomates conservée..... 1 cuillerée Champignons..... 125 gr. (On peut aussi employer des saucisses de Francfort, il ne faut alors que 125 gr. de beurre.) Faire revenir dans la casserole les oignons hachés fin et la chair des saucisses, jusqu'à ce que les oignons soient bruns, ajouter le riz et tourner sans cesse jusqu'à ce qu'il devienne transparent; mouiller avec le quart environ de bouillon en ébullition, en continuant à tourner. Lorsque la masse devient sèche, ajouter les champignons hachés fin et la purée de tomates; continuer à arroser avec du bouillon bouillant et assaisonner de bon goût. Laisser cuire en continuant à tourner et en arrosant de temps en temps. Lorsque le bouillon est épuisé, le riz doit être cuit; pour terminer, ajouter le fromage râpé et un peu de poudre de Kari à volonté. La confection de ce plat doit être faite en 45 minutes.

Crème veloutée à froid à la vanille (pour 6 personnes):

Œufs..... 4 blancs Sucre en poudre vanillé..... 100 gr. Crème double..... 150 gr. Battre les blancs d'œufs en neige, y ajouter le sucre vanillé, puis la crème. Tourner sans battre jusqu'à ce que le mélange soit parfait. Servir avec des biscuits ou des petits gâteaux.

Gras double à la mode de Cass

Foncer une terrine à pâté de lard, oignons, dont un clouté, échalotes, une gousse d'ail, bouquet garni, sel, poivre, muscade; y mettre le gras-double cru nettoyé et bien égoutté, un pied de veau, un jarret de jambon. Verser sur le tout deux cuillerées d'eau-de-vie, un tiers de vin blanc et un tiers de bouillon ou d'eau, de façon à ce que le gras-double soit recouvert, fermer hermétiquement la terrine. Faire cuire six heures au four.

TULANE. "The Talk of New York", la nouvelle comédie de M. Geo. W. Cohan, le célèbre auteur de "Forty-Five Minutes From Broadway" sera donnée à partir de ce soir au Tulane. Cette comédie vient d'obtenir un retentissant succès à New York et à Chicago, villes dans lesquelles elle est restée à l'affiche pendant plusieurs mois.

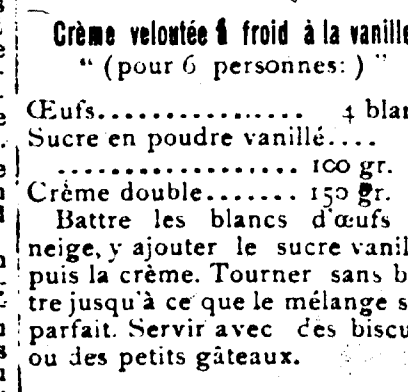
CRESCENT.

Les habitués du Crescent auront le plaisir, à partir de ce soir, d'applaudir Mlle Cecil Spooner, la populaire artiste américaine, qui tient le premier rôle dans la comédie nouvelle de Mme Amélie Weedbrook, intitulée: "The Little Terror". Mlle Spooner est une des artistes les plus aimées de notre public et les représentations qu'elle donnera au Crescent attireront sans aucun doute un public nombreux. "The Little Terror" sera jouée tous les soirs de la semaine prochaine jusqu'à samedi inclusivement, et en matinée mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Un programme qui ne le cède en rien à celui de la semaine dernière sera mis à l'affiche demain après-midi à l'Orpheum. Il comprend entre autres numéros intéressants une jolie comédie militaire intitulée "Our Boys in Blue", tableau de la vie des soldats américains en campagne, et Les Six Cutty, artistes américains récemment de retour d'Etats Unis d'une fructueuse tournée européenne, se feront entendre dans leurs interprétations scéniques. "The Traveling Dog" sera présenté par Rosa, son célèbre cheval arabe "Lesterfield". Au nombre des autres artistes inscrits à ce programme citons encore: Charles Barry et Halder Halvers, comiques; Walter Lewis et Florence Burnmore, et Baptist et Francini, acrobates.

Réapparition en Amérique de "OUR BOYS IN BLUE" Orpheum



Réapparition en Amérique de "OUR BOYS IN BLUE" Orpheum

la chambre d'Henriette. Les traits farouches de Clotilde s'adoucissent, tandis qu'elle attend, debout sur le seuil, attentive, grave, encore déflante.

M. d'Argencourt disait: "Vous ferez ceci, vous changerez cela..." Et l'architecte le regardait par-dessus les verres du lorgnon et griffonnait les pages de son carnet. Pour les laisser passer, Clotilde se recula, dégagea la porte. M. d'Argencourt la guettait du coin de l'œil. Elle était comme un orage noir qui menace. Quand elle vit les visiteurs traverser le palier, s'arrêter, sur un geste du procureur, devant la chambre de Marthe, elle fut près d'éclater. Mais M. d'Argencourt possédait réellement la porte et précédait les deux hommes. Clotilde, contenue, demeura clouée sur place. Sa vieille poitrine se crevait. L'air de ses pomons s'en allait avec le sang de son cœur. Ses jambes mollessement. Elle se cramponna à la rampe, et ses clefs sonnèrent contre le bois. Dès les fenêtres ouvertes, la chambre de Marthe apparut telle qu'elle l'avait quittée, avec le secrétaire d'acajou, le fauteuil orpailé, les deux chaises, le garni dont sous son tapis un croquet, les cadres ovales et le petit lit blanc, dont les matelas semblaient porter encore l'empreinte du corps charmant qui s'était endormi là du dernier sommeil, après avoir été et plein de vie, si preste et

remuant. Une odeur fade de phénol, de pharmacie, flottait encore dans l'air enfumé de la pièce. Elle évoqua, pour l'esprit de M. d'Argencourt, les heures d'angoisse qu'il avait connues à ce chevet. Ses yeux, au dehors, discernèrent la forme blanche du petit faucon, délicieux et mat, immobile sur la pelouse. Il s'attendrit. Ses regards revinrent dans la chambre. Il songea qu'il contemplant pour la dernière fois ce décor... Braquemont, il se souvint des deux hommes dont les visages figés se tournaient vers lui. Il dit: —Toi, nous abattons la cloison, pour la lingerie.

—Et les meubles? demanda le tapissier. M. d'Argencourt se trouva pris au dépourvu. Il n'y avait point songé. Momentanément, vous les ferez monter au grenier..... Nous verrons plus tard. Un soudain gémissement, un cri rauque, un bruit de sautots, un pas lointin sur l'escalier, ce fut Clotilde qui s'élevait, à bout de force. La douleur enfongait son contour pâle entre ses épaules. Elle crut qu'elle allait mourir. M. d'Argencourt sentit le choc de sa peine. Il la rejoignit quand l'architecte important et le tapissier obséquieux le permirent. Il la trouva, dans un coin de la cour, massée et rognée. Elle ne pleurait pas, mais son menton

tremblait. Il plaignit sa pauvre figure, rébarbative et chagrine. Il s'aprouva le besoin de se justifier: —Ma bonne Clotilde, il ne faut pas nous en vouloir: Henriette n'aurait pas pu vivre au milieu de tous ces souvenirs pénibles... La vie a été bien ornelle pour elle; mon devoir est de l'aider à oublier..... —Oui, oui, monsieur a raison seulement, voilà: je suis trop vieille, moi, pour oublier.... Il vaut mieux que je parte.

—Partir, Clotilde, et pourquoi? —Non, nous aimons bien... Henriette, que vous avez vue toute petite..... —Les jeunes avec les jeunes, les vieux avec les vieux... Moi, tous ces changements me dérangent le cœur. J'aime mieux m'en aller. Je suis trop vieille. M. d'Argencourt essaya de la convaincre; mais elle s'élevait: "J'aime mieux m'en aller!" Elle ne sortait pas de là: Je suis trop vieille; mon mari aussi!... Alors le procureur s'inquiéta de ce qu'il pourrait faire pour eux. —Bien, merci; monsieur est trop bon... Qu'il ne s'inquiète pas de nous: nous avons un petit bien sur lequel nous irons vivre, avec ce que Mme la comtesse nous a laissé: dix mille francs, cela rapporte plus qu'il ne faut, à notre âge... Et puis on ne peut travailler toujours. Il est grand temps de nous reposer.

—A votre aise, Clotilde; mais nous regretterons vos services, Mme d'Argencourt et moi. Henriette, à vrai dire, éprouva une joie très vive en apprenant la décision de Clotilde. Elle eut bien sûr, au moins à l'instinct, la vieille ne changait point d'avis... Mais non, la servante, après des adieux assez brefs, quitta Château-le-Loop et M. d'Argencourt, sans bien comprendre le plaisir que ce départ causait à sa femme, le partagea néanmoins. En ville, cet événement passa presque inaperçu. Personne, au tout cas, ne regretta Clotilde. Elle était devenue insupportable. Elle se fit de dogue et de la menace massive de sa face foudroyée, aux yeux incandescents. Au contraire, on discuta fort les travaux effectués à l'hôtel d'Arborea. Ils furent, toutefois, généralement approuvés. On se réjouit de voir la vieille maison ressusciter.

A deux ans de là environ, Château-le-Loop, un peu las, étouffé de sa fièvre, était retombé dans la morne léthargie qui était son état naturel. Seuls, quelques esprits brillants, retardataires, s'élevaient encore allusion aux événements passés; mais le blâme assigné par les silences rigoureux avait fait d'arrière-plan inutile verbiage. De Mlle Fritz, il n'était plus question, non plus

que de la comtesse d'Arborea, ni de Marthe. Mme Casal, s'entretenant avec Mme Jaume, ce matin doré d'automne, au sortir de la messe, résuma l'opinion de ses concitoyens: —Mon Dieu! dit-elle... Que c'est loin tout cela! Elle songeait à Mlle Fritz, dont leur piété venait de célébrer le troisième anniversaire, et qui semblait, dans la lointain de leurs souvenirs, un petit personnage fatot, dont la réalité leur échappait presque. Clotilde même ne lui gardait plus rancune. Elle triomphait, pour la jeunesse des deux orphelines; elle devait épouser prochainement le fils de Prempin, l'épicière, à qui cela ne suffisait plus de la pincer dans les coins. Elle avait d'ailleurs, ce blondin friqué, hardi comme un page, et rêvait d'un bonheur conforme à l'idéal enseigné par les romanesques.

—Comme le temps passe! constata Mme Jaume, à son tour... Dire que voilà trois ans déjà que cette pauvre Fritz est morte folle!... Elle l'oui, le temps passait. Son allongement estompa toute chose, assés les angles les plus rudes. Pour les deux amies, Mlle Fritz s'apparaissait plus guère comparable. Elle la plaignait. Sa fin tragique, dans le délire, les touchait. Elle avait été la compagne de leur jeunesse ascension quotidienne à l'église du donjon. Il leur fallait un effort pour se rappeler son crime. Encore l'évoquaient-elles, dans le secret de leurs cœurs indulgents. Une fois de plus pendant, qu'à leur suite Clotilde et les deux nèces discutaient sur l'amour, elles remuaient ces souvenirs, doucement, en dodinant de la tête, sous l'ampleur de leurs capotes. Leurs jambes machinalement les portaient vers le magasin de modes, vers la pharmacie, où des bandes de papier jaune, collées sur la vitre, annonçaient en caractères rouges, solitaires, l'"Elizir Casal". D'autres affiches, non moins indécrites, louaient les vertus du recontractant que préconisait, en outre, maint article enthousiaste dans les gazettes fameuses. M. Casal s'était arrêté, dans ses recherches, à une formule qui pouvait être point définitive, mais qui lui promettait la fortune: Château-le-Loop savait fier de lui, et Mme Casal savourait le miel délectable de cette gloire naissante. A l'hôtel d'Arborea, qu'elle habitait depuis plus de dix-huit mois, M. d'Argencourt et sa jeune femme s'installaient dans l'habitude du mariage. Ils avaient franchi cette étape violente et trouble où l'on se cherche, où s'étreint, où l'on se ment encore un peu, où l'on est presque ennemis. Ils commençaient à se connaître, à savoir leurs défauts réprochables, leurs faiblesses, à s'en accommoder. Ils étaient heureux. La suite à dimanche prochain.